

L'impact du tourisme globalisé sur la préservation du mode de vie des populations autochtones en Amérique latine : les cas des Quechuas et des Mayas

Yves Archambault*

Dans un environnement de plus en plus globalisé, le phénomène touristique tend-il à éroder les aspects spécifiques du mode de vie des communautés autochtones d'Amérique latine? C'est ce que nous tentons de vérifier dans cette étude, en prenant appui sur les cas des Quechuas et des Mayas.

Dans l'ensemble des collectivités amérindiennes des trois Amériques, ces deux communautés figurent parmi les plus importantes démographiquement (avec les Guaranis), avec respectivement près de treize millions de locuteurs des langues quechuas et six millions de locuteurs des langues mayas (incluant les diverses variantes de ces langues). Elles sont également les plus exposées au phénomène du tourisme de masse. En effet, un nombre considérable de touristes étrangers visitent les régions de peuplement quechua et maya, que ce soit au Pérou, en Bolivie et en Équateur dans le premier cas, ou au Yucatan mexicain et au Guatemala dans le second cas. En effet, les attraits touristiques ne manquent pas dans ces régions : sites archéologiques de l'Altiplano andin (Macchu Picchu entre autres) et du Yucatan

(Chichen Itza, Uxmal), marchés indigènes colorés du Guatemala, paysans quechuas des Andes ayant gardé vivaces leurs coutumes, paysages grandioses de la Cordillère des Andes et des zones volcaniques du Guatemala, plages de la Riviera Maya s'étendant le long de la côte orientale du Yucatan¹.

Pourquoi s'intéresser au phénomène du tourisme globalisé? Par sa capacité de multiplication et d'intensification des interactions entre les divers lieux du globe et d'uniformisation du monde, le tourisme constitue un des moteurs les plus puissants de la mondialisation. En effet, on assiste depuis quelques décennies à une « massification » remarquable du tourisme international. C'est le cas notamment des pays en développement à fort peuplement autochtone d'Amérique latine, où se concentrent les communautés quechua et maya. Dans un tel processus, la

* L'auteur est chercheur associé à la Chaire de recherche Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie de l'Université du Québec à Montréal.

¹ En 2006, l'État mexicain du Quintana Roo (Yucatan) a reçu 5 935 000 touristes étrangers et le Guatemala, 1 500 000. Le Pérou en a accueillis alors 1 635 000, l'Équateur, 841 000 et la Bolivie, 350 000.

standardisation des manifestations culturelles constitue un trait prédominant de cette industrie de services caractérisée par des économies d'échelle. Il nous paraît ici utile de vérifier l'existence de deux phénomènes opposés. D'abord, dans quelle mesure le tourisme globalisé lamine-t-il les différences culturelles sous l'influence du tourisme contrôlé par les grandes firmes transnationales, ou « tourisme dominé par le haut » (*tourism from above*, tel que défini par Gotham²)? Ensuite, dans quelle mesure les promeuvent-elles sous l'effet inverse du « tourisme régi par la base » contrôlé par les populations locales (*tourism from below*) ?

L'ampleur des transformations socioculturelles engendrées par l'activité touristique sur le mode de vie des populations d'accueil (à savoir les communautés visitées par les touristes) varie selon l'importance de l'interface entre celles-ci et les touristes sur les lieux visités, c'est-à-dire selon le « gradient d'altérité », concept qui permet d'évaluer le niveau d'exposition des touristes étrangers à l'altérité et au dépaysement culturel³. Le gradient d'altérité peut se mesurer à l'aide d'une échelle allant d'un enclavement touristique presque total, à l'image des complexes hôteliers de grand luxe de la Riviera Maya, jusqu'à une ouverture complète aux populations locales avec immersion culturelle dans leur milieu de vie.

Nous examinerons ici les impacts du tourisme globalisé sur le mode de vie et les valeurs des Quechuas et des Mayas, relativement au maintien de leur mode de vie et de leurs traits culturels spécifiques.

² « Le *tourisme dominé par le haut* réfère au nivellement global par les forces de marchandisation, de standardisation et de rationalisation qui affecte toutes les villes. Le *tourisme régi par la base* réfère aux moyens par lesquels les groupes locaux et les individus résistent aux effets d'homogénéisation du tourisme global ». Traduit librement de : Kevin Fox Gotham, « Tourism from Above and Below: Globalization, Localization and New Orleans' Mardi Gras », dans *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 29, n° 2 (juin 2005), Oxford, Royaume-Uni, pp. 309-326.

³ Vincent Coëffé, Hélène Pébarthe, et Philippe Violier, « Mondialisation et mondes touristiques », dans *L'information géographique*, n° 2, juin 2007, pp. 89-90.

Nous analyserons successivement les impacts néfastes, et les impacts bénéfiques. Nous concluons cet article sur un aperçu de l'ethnotourisme, comme approche contemporaine du tourisme de masse.

Des impacts négatifs du tourisme globalisé

Le « tourisme dominé par le haut » amplifie les effets homogénéisants induits par le jeu des forces globalisantes. Il s'inscrit dans la mouvance de la mondialisation culturelle, laquelle favorise l'émergence d'une culture mondiale commune fortement imprégnée de valeurs occidentales, axées sur la consommation de masse. Or cette culture-Monde est profondément nourrie par les cultures nationales, régionales et locales, de sorte que tout produit culturel initialement propre à une culture locale devient multiculturel et délocalisé⁴. Le tourisme globalisé constitue l'un des principaux moteurs de cette fusion culturelle du local et du global.

Le « tourisme dominé par le haut » ne favorise pas de véritables échanges interculturels entre visiteurs étrangers et « visités » autochtones, en particulier à l'occasion de brèves et fugitives visites touristiques dans de rares lieux de rencontre entre les deux mondes, contexte caractéristique de la version la moins « exposée » de l'axe d'altérité. Ces rapports très superficiels entre touristes du monde industrialisé et autochtones laissent toute la place aux perceptions réciproques distordues des uns par rapport aux autres.

D'une part, le stéréotype de l'indigène pauvre mais pittoresque marque profondément l'imaginaire de nombreux touristes provenant de pays industrialisés. D'autre part, les attributs de la richesse matérielle étalés - souvent involontairement - par ces visiteurs font naître chez les

⁴ Voir à ce sujet : Nestor Canclini, *L'Amérique latine au XXI^e siècle*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2006 et Arjun Appadurai, *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2001.

populations hôtes le désir de se conformer aux valeurs véhiculées par ceux-ci. Les communautés d'accueil considèrent souvent les touristes comme un modèle porteur de l'image de la possession, de l'avoir davantage que de celle de l'être, ce qui peut faire naître chez certains de leurs membres le désir d'émigrer vers les pays d'où viennent ces touristes, associés dans leur esprit à la richesse⁵.

Le tourisme modifie le sens et la valeur des objets traditionnels des communautés amérindiennes, contribuant à une certaine déculturation de celles-ci : leurs attributs culturels sont vidés de leur sens premier au profit d'un spectacle pour les touristes. Leurs activités traditionnelles basées sur la survie économique, agropastorales et autres, cèdent en partie la place à un certain mercantilisme, notamment par le biais de la vente d'objets d'artisanat. Le tourisme globalisé, tout en stimulant la production artisanale, génère une catégorie de produits élaborés spécifiquement pour la vente. On assiste à une scénarisation exagérée des cultures des communautés hôtes, qui consiste à dévoiler toutes les composantes ethniques dans le très court laps de temps imposé par les visites programmées des agences touristiques. Les produits touristiques sont adaptés constamment et superficiellement aux goûts spécifiques des divers groupes de touristes et à l'évolution du marché⁶.

Autrefois cachés de la vue des touristes par les élites locales et nationales soucieuses de ne montrer qu'une image moderne de leur pays, les traits culturels autochtones font désormais l'objet d'une marchandisation à outrance : ils sont mis en évidence et transformés en stéréotypes pour se conformer aux attentes des touristes, afin d'en attirer le plus grand nombre possible.

Illustration de cet effet d'exotisme, le fait d'avoir une apparence maya peut constituer un atout pour les « véritables » Mayas travaillant dans les services touristiques du Yucatan, surtout pour les serveuses de restaurant. Dans les villages touristiques du Guatemala ou d'Équateur, comme Chichicastenango ou Otavalo, les paysans mayas ou quechuas enfilent leurs vêtements traditionnels les plus chatoyants dès l'arrivée d'autocars de touristes nord-américains ou européens, pour se faire photographier et recueillir quelques pièces de monnaie, ou pour vendre jouets, carpettes, châles ou robes de confection locale. Les danses, les spectacles populaires, les festivités religieuses, bref tout ce qui peut être mis en valeur comme offre touristique, tendent à perdre leur signification culturelle et sociale⁷. Paradoxalement, cette mercantilisation et la déculturation qui en découle peuvent favoriser la destruction des objets d'attraction qui sont pourtant à la source même des flux touristiques, exerçant de ce fait un effet répulsif sur les touristes en quête d'authenticité.

Par ailleurs, un nombre grandissant de membres des communautés autochtones migrent vers les villes (El Alto, en Bolivie ou Cuzco, au Pérou) et les sites touristiques (Riviera Maya) pour y travailler et s'insèrent dans un mode de production capitaliste, où l'industrie touristique occupe une place centrale. Il s'agit très souvent de mouvements pendulaires réguliers, de va-et-vient continuel entre ville et campagne. Ainsi, depuis la création de Cancun et la mise en valeur touristique du littoral caraïbe du Yucatan, les Mayas du Yucatan alternent un mode de vie urbain la semaine, axé sur l'emploi rémunéré, et un mode de vie

⁵ Benoîte Labrosse, « Les Marco Polo à l'heure du dimanche », *Alternatives*, Montréal, 23 août 2007, p. 2.

⁶ Hector Freddy Morales Morgado, « Turismo comunitario: Una nueva alternativa de desarrollo indígena », *Revista de antropología iberoamericana*, Madrid, mars-juillet 2006, p. 255.

⁷ Octavo Getino, *Turismo: entre ocio y neg-ocio : identidad cultural y desarrollo economico en America latina y el Mercosur*, Ciccus, Buenos Aires, Argentine, juin 2002, p. 108.

traditionnel la fin de semaine, en campagne, comme le souligne Lucie Dufresne⁸.

Ces migrations touchent davantage les individus plus jeunes et plus instruits, ayant appris l'espagnol, que les plus âgés. Ces migrants autochtones forment une armée de guides et d'employés au service de l'industrie touristique. Ils profitent de la multiplication des emplois dans l'hôtellerie engendrée par la stimulation économique très forte de la région de Cancun. Cependant, ils travaillent dans le secteur informel de l'industrie touristique et, de ce fait, sont souvent sous-payés.

L'industrie touristique crée une nouvelle dynamique sociale caractérisée par une structure d'emplois polymorphe : d'une part, le secteur formel de l'économie regroupant postes de direction occupés par des Mexicains provenant d'autres régions du Mexique, qu'ils soient Créoles ou Métis, et emplois rémunérés et « déclarés » de l'hôtellerie et de la restauration; d'autre part, une économie informelle alimentée par les paysans mayas journaliers, ouvriers (notamment pour la construction d'hôtels et de condominiums) ou petits commerçants travaillant à leur compte (par exemple avec leurs petits étals de marchandises diverses installés, légalement ou non, sur les trottoirs). Les revenus ainsi gagnés par ces journaliers sont parfois destinés à l'accumulation de capital, mais ne sont pas toujours investis au sein de la communauté ou dans des activités productives comme l'agriculture vivrière. Ils sont souvent dépensés pour l'achat de biens de consommation disponibles en ville, notamment par les travailleurs mayas à Cancun⁹.

Quant aux autres membres des familles de ces migrants autochtones, ils demeurent à la

campagne, cultivant une terre souvent peu productive, et conservant un statut économique précaire. Il s'agit le plus souvent de personnes âgées, peu instruites (par rapport aux normes des programmes éducatifs mexicains), analphabètes et ne parlant généralement que leur langue maternelle. Il en résulte un profond déséquilibre entre les modes de vie des citadins et des ruraux, ce qui a pour effet de creuser le déséquilibre quant à la répartition de la richesse, entre ville et campagne, entre migrants et sédentaires, entre jeunes et vieux. Si ce processus migratoire vers la ville et les zones touristiques peut avoir un effet bénéfique au plan individuel pour les populations autochtones, son effet est néfaste au plan collectif, considérant les coûts sociaux inhérents aux migrations. Il contribue, globalement, à une certaine déstructuration de la paysannerie autochtone maya¹⁰.

Le même processus peut être observé, à des degrés divers, chez les paysans quechuas, notamment ceux de la région de Cuzco et du Lac Titicaca. Amélie Zoomers souligne les profondes mutations survenues au sein de la paysannerie indigène des hauts-plateaux. En effet elle évoque le remplacement progressif du système de moisson communale par la production commerciale par une main-d'œuvre salariée au service de l'industrie touristique ou d'activités diverses gravitant autour du tourisme de masse, comme l'artisanat, induit par la mise en valeur de sites patrimoniaux de cette région¹¹.

On assiste alors à une fragmentation du mode de vie traditionnel et de l'identité de ces populations d'accueil. Des tensions sociales internes s'accroissent, notamment entre les jeunes et leurs aînés, entre migrants des villes et des sites touristiques et paysans,

⁸ Lucie Dufresne, *Les Mayas et Cancun*, Presses de l'Université de Montréal, Collection Américanités, Montréal, 1999, pp. 272-277.

⁹ Othon Baños Ramirez, *Algunos efectos socio-espaciales de la industria del turismo en Quintana Roo*, Universidad Autonoma del Yucatán, Mérida, Mexique, p. 14.

¹⁰ Lucie Dufresne, *op. cit.*, p. 267.

¹¹ Amélie Zoomers, «Tourism along the « ruta gringa » in the Bolivian and Peruvian Andes : Is Inca tourism benefited for local populations? », Centro de Estudios y Documentación Latinoamericana (CEDLA), Amsterdam and Radboud University Nijmegen, Pays-Bas, 2006 Meeting of the Latin American Studies Association, Puerto Rico , n. p.

pouvant déboucher occasionnellement sur la criminalité.

Les échanges commerciaux entre visiteurs et visités favorisent l'adoption d'un langage commun, généralement l'espagnol, langue des élites locales, qui s'impose chez les autochtones comme véhicule de l'ascension sociale. Parallèlement, les langues traditionnelles, associées dans l'esprit d'une majorité d'Amérindiens au confinement dans le dénuement, se perdent peu à peu. Ce phénomène de transfert linguistique vers l'espagnol est manifestement plus généralisé au sein des populations autochtones des régions dominées par l'industrie touristique que parmi celles des régions peu ou non touchées par le tourisme de masse. Les travailleurs mayas de la Riviera Maya se trouvent ainsi beaucoup plus affectés par ce processus que les paysans quechuas de l'Altiplano bolivien et les villageois mayas de l'intérieur de la péninsule yucatèque.

Des impacts positifs également

Cela dit, le tourisme globalisé n'a pas que des effets néfastes auprès des peuples autochtones. En effet, ces derniers profitent indirectement des retombées du développement des infrastructures mises sur pied pour accueillir les touristes internationaux et également des divers services mis à leur disposition, tels que cliniques, marchés d'alimentation modernes, centres de loisirs. Leurs conditions matérielles de vie s'améliorent de façon parfois très significative sur les plans sanitaire, éducatif et récréatif. Il est vrai toutefois que la richesse ainsi créée n'est pas répartie équitablement au sein de ces communautés. Ceux qui restent à l'écart du boom touristique bénéficient beaucoup moins de ces retombées que ceux qui sont associés à l'« économie moderne » induite par le tourisme de masse.

Par ailleurs, le tourisme de masse peut favoriser une revitalisation de ses propres objets d'attraction dans le pays d'accueil, consolidant l'originalité de ceux-ci aux

plans culturel et artistique. Des sites du patrimoine bâti hérité des ancêtres des autochtones contemporains ont été restaurés, grâce notamment aux recettes fiscales tirées de l'afflux touristique. Mentionnons à cet égard la restauration des sites archéologiques mayas de Chichen Itza et d'Uxmal, des sites incas de la région de Cuzco et du cœur historique de cette ville patrimoniale, grâce au Plan Copesco du gouvernement péruvien¹². Il en est de même pour la mise en valeur de sites naturels remarquables qui font partie du milieu de vie des populations indigènes, certains étant auréolés d'une signification religieuse ou culturelle très importante.

L'exploitation de ces sites patrimoniaux entraîne l'embauche massive de guides, d'accompagnateurs et d'employés de services provenant des communautés autochtones locales (excluant généralement, il est vrai, les postes d'encadrement), permettant à ceux-ci d'échapper à la pauvreté.

Cette forme de tourisme globalisé peut contribuer au renforcement du sentiment identitaire au sein des communautés autochtones, de même qu'à une certaine revalorisation des langues d'origine de celles-ci. L'intérêt manifesté pour les civilisations préhispaniques, les coutumes et les langues indigènes par les visiteurs en quête d'authenticité et de singularité culturelle peut effectivement susciter chez les populations autochtones visitées un sentiment de fierté pour leur langue d'origine et leur identité ethnoculturelle.

De plus, le tourisme globalisé contribue à une plus grande diffusion mondiale des connaissances sur les cultures et les langues des peuples traditionnellement isolés et

¹² Natalie Raymond, « Cuzco: du « nombril du monde » au cœur touristique du Pérou », *Cahier des Amériques Latines*, n°. 37, pp. 124-125. Mis sur pied en 1969 par le gouvernement du Général Velasco Alvarado, le Plan Copesco vise la mise en valeur des monuments et autres lieux d'intérêt touristique des régions du Pérou à fort potentiel touristique.

marginalisés. En effet, il permet à un nombre important et croissant d'individus des divers continents d'avoir accès à des éléments de culture parfois très éloignés et très différents les uns des autres. Il favorise aussi la prise de conscience par les pays développés de l'importance de la diversité culturelle au niveau mondial. La multiplication des sources d'information touristique à l'échelle planétaire, que ce soit par le biais d'agences de voyage ou des échanges informels entre voyageurs, favorise une meilleure connaissance de l'environnement et des enjeux mondiaux et le rejet de stéréotypes négatifs à l'égard de communautés ethnoculturelles étrangères, autochtones et autres, lesquelles peuvent ainsi jouir d'une visibilité nouvelle à l'échelle internationale. Ceci, en dépit des risques de distorsions que peut engendrer une commercialisation à outrance du tourisme de masse.

En outre, le tourisme globalisé peut contribuer à une certaine dynamisation des sociétés autochtones. En effet, la rencontre de visiteurs étrangers permet une réelle prise de conscience chez les autochtones de situations totalement différentes de la leur en matière de conditions de vie matérielles et de droits démocratiques. Cette conscientisation peut favoriser chez ceux-ci la remise en question d'un certain conservatisme étouffant, notamment en ce qui concerne l'assujettissement à un pouvoir politique et économique local dominé par les élites blanches ou métisses. Parallèlement, le visiteur étranger qui décide de s'immerger au sein des communautés indigènes, dans le contexte d'ouverture maximale selon l'axe d'altérité évoqué ci-haut, prend lui aussi pleinement conscience, *in situ*, sans le filtre plus ou moins déformant de la publicité touristique, de l'existence de sociétés aux valeurs très différentes des siennes.

À notre avis, c'est le « tourisme régi par la base », tel que défini par Gotham, qui permet le mieux aux communautés amérindiennes hôtes de profiter de telles retombées positives. En effet, cette approche

prend appui sur l'action des forces locales qui résistent à l'homogénéisation culturelle engendrée par la mondialisation et contribue à la mise en valeur du caractère particulier et original de la culture et du mode de vie de ces communautés et du potentiel touristique qui en découle. Malgré les aspects uniformisants évoqués ci-haut, le tourisme de masse « s'accompagne d'une mobilisation de ce qui fait la singularité des lieux qu'il permet d'introduire sur la scène mondiale et de leur avantage comparatif »¹³. La recherche par les touristes d'une certaine authenticité et des particularismes chez les peuples autochtones visités, eu égard à leur mode de vie traditionnel, à la vitalité de leur langue d'origine et au maintien ou au regain d'un sentiment identitaire, s'inscrit dans cette logique.

Enfin, si le tourisme globalisé favorise l'interpénétration du global et du local, c'est largement grâce à l'apport des technologies de communication informatisées telles que l'Internet. Celles-ci étendent le rayonnement des activités touristiques transnationales en diffusant à l'échelle planétaire des connaissances sur les attraits touristiques. Elles contribuent, certes, à niveler jusqu'à un certain point les différences culturelles, notamment entre communautés amérindiennes et sociétés industrialisées, mais aussi paradoxalement à faire ressortir les aspects originaux des populations visitées pour satisfaire la quête d'exotisme et de différence chez les touristes potentiels.

L'ethnotourisme, une nouvelle approche du phénomène touristique

Comment concilier, dans un contexte de mondialisation auquel il est de plus en plus difficile d'échapper, un tourisme de masse, porteur d'une amélioration des conditions matérielles de vie pour les communautés autochtones « visitées », avec la préservation des modes de vie, la réappropriation des langues patrimoniales et

¹³ Vincent Coëffé, Hélène Pébarthe et Philippe Violier, *loc. cit.*, p. 83.

la valorisation du sentiment identitaire chez celles-ci ? Une forme alternative de tourisme, à savoir l'ethnotourisme, paraît être une approche fort appropriée pour ces communautés qui peuvent ainsi tirer parti de l'intérêt d'une clientèle touristique ciblée pour affirmer leur spécificité culturelle et leur sentiment identitaire, voire pour revaloriser leur langue d'origine. Elles peuvent canaliser ce potentiel par la prise en main au moins partielle d'une industrie ethnotouristique locale, axée sur la découverte de leur culture et de leurs valeurs, dans un climat de respect mutuel et de compréhension interculturelle. Cette approche s'apparente au « tourisme régi par la base » et tend vers l'extrémité la plus « ouverte » de l'axe d'altérité évoqué ci-haut.

Cette forme d'ethnotourisme auto-contrôlé existe bel et bien parmi certaines collectivités quechuas exposées au tourisme international. C'est le cas notamment des insulaires de l'île de Taquile, sur le Lac Titicaca. Ceux-ci accueillent quotidiennement des flux élevés de touristes étrangers en s'appuyant sur des structures auto-gérées, tout en mettant en valeur leurs traditions et en s'exprimant entre eux dans leur langue d'origine. Le congrès national bolivien a, d'ailleurs, adopté une loi sur le tourisme durable qui préconise une forme de tourisme communautaire basé sur la conviction que la population locale est la plus apte à faire découvrir sa propre région aux visiteurs étrangers.¹⁴

Cette approche « humanisante » du phénomène touristique facilite l'établissement de relations plus équitables entre autochtones et non-autochtones et favorise des relations de réciprocité et de respect entre visiteurs et visités, ce que Frank Michel qualifie de *tourisme de*

*rencontre partagée*¹⁵. Le tourisme devient alors, selon Morales Morgado, un espace de rencontre interculturelle fondée sur la reconnaissance de la spécificité culturelle des communautés autochtones, favorisant la rencontre et l'échange entre des personnes partageant des intérêts communs tels que la protection du patrimoine culturel et archéologique et la défense de l'environnement. Les visiteurs autant que les hôtes bénéficient de cette expérience de rencontre, les uns grâce à l'enrichissement culturel et au loisir qu'elle procure, les autres, notamment grâce aux gains monétaires permettant de subvenir aux besoins de première nécessité¹⁶.

Cette approche s'inscrit dans la perspective d'un tourisme fondé sur la solidarité entre gens du Nord et gens du Sud, visant une amélioration concrète des conditions de vie des peuples autochtones. Cela dit, elle ne constitue pas toujours une panacée, puisqu'elle doit tenir compte de divers facteurs, notamment du respect des perspectives et des désirs spécifiques des populations locales. Surtout, elle ne doit pas être récupérée à des fins mercantiles, comme on peut le déplorer souvent pour l'écotourisme. C'est en tenant compte de telles mises en garde que l'on pourra optimiser les retombées positives du tourisme globalisé.

Conclusion

Ce tour d'horizon sur le tourisme à l'ère de la mondialisation dresse un tableau très contrasté relativement à nos questionnements de départ. À cet égard, Getino fait état de points de vue radicalement opposés sur les impacts du

15 Frank Michel, « Extrait 3 : Le respect et la « découverte » de l'autre », *L'autre sens du voyage. Manifeste pour un nouveau départ*, Homnispère, Paris, 2003, p. 3.

16 Hector Freddy Morales Morgado, *op. cit.*, p. 254. « Hoy el turismo puede convertirse en un real espacio de encuentro intercultural, respetuoso y sano en la medida en que se logren encontrar grupos de gentes con intereses comunes, como el conocimiento y defensa del medio ambiente, el respeto por las diferencias culturales, la protección de los paisajes con sus patrimonios naturales, arqueológicos y culturales. »

14 Geoffrey, « Bolivie: Une initiative citoyenne accouche d'un nouveau projet législatif pour un tourisme alternatif », *Frères des hommes*, 20 nov. 2007, Paris (www.france-fdh.org/equipages/Bolivie-Geoffrey.htm, consulté en juin 2008), n. p.

tourisme globalisé : ceux qu'il qualifie d'apocalyptiques (*apocalipticos*), qui considèrent que le tourisme détruit tout ce qu'il touche, et ceux qu'il désigne comme les intégrés (*integrados*), qui font ressortir le rôle constructif inhérent aux activités du secteur touristique¹⁷. Les premiers énumèrent une longue liste d'effets hautement dommageables et préjudiciables pour le développement des communautés visitées, notamment au plan environnemental. Les seconds insistent sur les mesures de conservation et de promotion du patrimoine historique et culturel et sur l'amélioration de la situation sociale et économique des populations visitées.

Il est vrai que l'invasion massive de territoires autochtones par le tourisme international bouleverse les traditions des populations hôtes, remet en question leur sentiment d'appartenance ethnique et compromet l'usage de leurs langues patrimoniales. Toutefois, ce choc culturel, plus ou moins radical selon les degrés d'exposition aux visiteurs étrangers, produit également, en quelque sorte, un effet boomerang favorable à la préservation des mêmes caractères ethnoculturels distinctifs. En réaction au phénomène d'homogénéisation culturelle, ces aspects originaux des cultures des peuples hôtes, en tant qu'objets d'attraction touristique, sont précisément mis en valeur au nom de la promotion de la diversité culturelle à l'échelle mondiale.

Or le tourisme globalisé peut jouer un double rôle, en participant au processus de « dilution culturelle » ou de nivellement des différences culturelles, mais aussi, paradoxalement, en empêchant ce processus par la revitalisation de l'intérêt pour les traditions et l'ethnicité¹⁸. On assiste, en quelque sorte, à une dialectique entre un effet et son contraire. Ainsi, depuis quelques années, avec l'ethnotourisme, une nouvelle

forme du tourisme mondial fondée sur la mise en valeur des caractères ethnoculturels des populations visitées et de leur mode de vie se développe rapidement en région autochtone, en particulier chez les Quechuas, dans la foulée du tourisme solidaire.

À notre avis, c'est par la prise en charge du potentiel touristique par les communautés d'accueil mêmes que les peuples autochtones peuvent passer d'un rôle plus ou moins subalterne auquel le tourisme oligarchique ou « tourisme dominé par le haut » les confine, à un rôle proactif incarné par l'approche du « tourisme régi par la base ». C'est ainsi, croyons-nous, qu'ils pourraient contribuer à faire du tourisme globalisé un instrument remarquable d'épanouissement culturel, linguistique et identitaire au bénéfice de tous.

¹⁷ Octavo Getino, *op. cit.*, p. 125.

¹⁸ Salah Walah et Chris Cooper, « Tourism, globalisation and the competitive advantage of nations », *Tourism in the age of globalisation*, Routledge, Melbourne, Australie, 2001, pp. 301-302.

Les opinions exprimées et les arguments avancés dans cette publication demeurent l'entière responsabilité de l'auteur-e et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Observatoire des Amériques ou des membres du Centre d'Études sur l'intégration et la Mondialisation (CEIM).